Georges Didi-Huberman. Peuples exposés, peuples figurants. L'œil de l'histoire, 4

Tristan Trémeau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/8247>

DOI : 10.4000/critiquedart.8247

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Tristan Trémeau, « Georges Didi-Huberman. Peuples exposés, peuples figurants. L'œil de l'histoire, 4 », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 01 juin 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/8247> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.8247>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Georges Didi-Huberman. Peuples exposés, peuples figurants. L'œil de l'histoire, 4

Tristan Trémeau

- 1 Quatrième volet de *L'Œil de l'histoire*, inauguré en 2009 par *Quand les images prennent position*, *Peuples exposés, peuples figurants* reprend le fil de la réflexion esthétique et éthique de Georges Didi-Huberman sur les liens indissolubles entre esthétique et politique dans les représentations (des arts plastiques au cinéma, en passant par la photographie documentaire), là où il l'avait laissé dans un autre livre, parallèle à cet ensemble, *Survivance des lucioles* (2009). Pier Paolo Pasolini y voyait un désastre dans les représentations des peuples (métaphorisées en lucioles en voie d'extinction) en raison de leur défiguration ou de leur dégradation par les représentations médiatiques, commerciales, spectaculaires et touristiques. « Malgré tout », Georges Didi-Huberman, inspiré par l'impératif d'optimisme d'un Walter Benjamin, traque dans son nouveau livre les œuvres dans lesquelles résisteraient des « parcelles d'humanité ». Ainsi affirme-t-il que « déclin n'est pas disparition » (p. 223). Au sujet du cinéma de Pier Paolo Pasolini, lorsque ce dernier expose « des gestes immémoriaux et pourtant bien modernes », Georges Didi-Huberman considère que le cinéaste « n'en consacre pas pour autant la perte » mais au contraire « rend [ces gestes] possibles à nouveau, leur accordant une nouvelle actualité, une nouvelle valeur d'usage, une nouvelle nécessité » (ibid.).
- 2 Contre les récits apocalyptiques du déclin et de la dégradation, Georges Didi-Huberman revendique, en pratique, la nécessité de considérer tout ce qui persiste, insiste, survit des peuples, dans des œuvres qui à la fois s'opposent aux représentations médiatiques dominantes et résistent aux discours de la perte irrémédiable ou fatale. Pour cela, il revient sur des œuvres fameuses de la modernité (Francisco de Goya, Gustave Courbet, Walker Evans, August Sander ou Roberto Rossellini), s'inspire à nouveau de Walter Benjamin, Hannah Arendt et Aby Warburg, mais n'ouvre son analyse qu'à deux artistes

contemporains : le photographe français Philippe Bazin et le cinéaste chinois Wang Bing.

- 3 Si l'ouvrage, dans son ensemble, est passionnant, de surcroît porté par une écriture fluide - malgré les nombreuses références - qui doit sans doute à ses conditions de production (l'enseignement à l'EHESS), ce peu d'inscription du propos dans la création actuelle le rend en partie inachevé pour penser les conditions esthétiques et politiques de dépassement de l'éternel ressassement mélancolique de Gauche (auquel Georges Didi-Huberman se confronte) quant à la dégradation fatale des conditions d'expérience de l'altérité et des impératifs de représentation et de reconnaissance des peuples.